

MYTHE AGRAIRE ET RÉALITÉ ÉCONOMIQUE.
LA COLONISATION DES ACADIENS DANS LA FORÊT DU NOUVEAU-BRUNSWICK
(CANADA) DE 1870 à 1960

Axel WIEGER

Summary

Agricultural colonization in the forest regions was continuing much longer in Canada than in the U.S. The Acadian colonization in the forest of New Brunswick has been intensive up to 1940, and has taken place in a few cases still around 1960, while numerous British settlers in N.B. had given up their farms already between 1870 and 1930. It was strongly influenced by an ideology which connected Acadian identity to a rural existence. Unlike the young colonization area in the Peace River region in Western Canada, much of the strenuously cleared land went back to forest after 1950.

MOTS-CLÉS : géographie rurale, colonisation agraire, Acadiens, Canada

KEYWORDS : agricultural geography, agrarian colonization, Acadians, Canada

1. INTRODUCTION

Dans le cadre de la géographie rurale, l'analyse de l'origine des paysages ruraux a toujours attiré l'intérêt des chercheurs. Pour les régions d'occupation humaine ancienne en Europe, souvent les résultats de telles recherches consistent nécessairement en hypothèses, faute de documents suffisants. Mais pour la colonisation agraire en Amérique du Nord, en Australie ou en Nouvelle-Zélande on peut poursuivre ce processus dans beaucoup de cas à l'aide d'une documentation abondante. Ainsi, on peut analyser les raisons de la colonisation dans une certaine région, les critères du choix de terrain, le dessin parcellaire, la structure et le développement des habitats, la base économique, la structure sociale, la grandeur des exploitations, les raisons pour le succès ou la non-réussite du projet de colonisation, etc. Ainsi se posent des questions importantes pour la recherche géographique, bien sûr non seulement dans les régions mentionnées, mais aussi dans les régions de colonisation récente, notamment dans les forêts tropicales.

Concernant le Canada, la colonisation dans les forêts restait un processus important encore à la fin du XIX^e et au XX^e siècle. C'est une différence remarquable par comparaison au développement du paysage agraire dans les États-Unis. De grands projets ont été mis en oeuvre dans la région de la rivière Peace (en Alberta et en Colombie-Britannique) après 1910 [4], dans les 'Clay Belts' (Ontario et Québec) après 1904 [5], au Québec sur les terroirs appalachiens et le bouclier Canadien en

dehors des 'Clay Belts' [1,8] -et en Acadie, c'est-à-dire dans les régions francophones du Nouveau-Brunswick [10]. Notamment la colonisation du XX^e siècle est un phénomène étonnant parce le Canada était déjà devenu un pays de surproduction agricole pendant les dernières décennies du XIX^e!

Au contraire de la région de la rivière Peace, où des immigrants ont aussi participé à la fondation de nouveaux habitats, la colonisation en Acadie était une affaire complètement interne. Elle fut réalisée par les Francophones du Nouveau-Brunswick (N.-B.) et par quelques Québécois.

Après les déplacements des Acadiens par les Anglais au XVIII^e siècle, les Francophones du N.-B. s'étaient retirés dans la haute vallée de la rivière St.-Jean, au littoral de la Baie des Chaleurs et du Détroit de Northumberland et dans la vallée de la rivière Memramcook. À l'exception de la dernière région, c'étaient des endroits isolés et éloignés des centres importants du commerce de la province. Au nord et nord-est de la province, l'espace rural acadien s'était élargi continuellement au cours du XIX^e!

beaucoup plus longtemps que les efforts colonisateurs des Anglais. À quelques exceptions près, l'intérêt des Anglais à la colonisation s'éteignit pendant les trois dernières décennies du XIX^e siècle et fut relevé par un exode rural extraordinaire. La colonisation acadienne resta intense jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et continua, dans quelques cas exceptionnels, jusqu'aux années soixante. Surtout après 1865, on pénétrait dans les vastes forêts à l'intérieur de la province et on fonda un bon nombre d'habitats

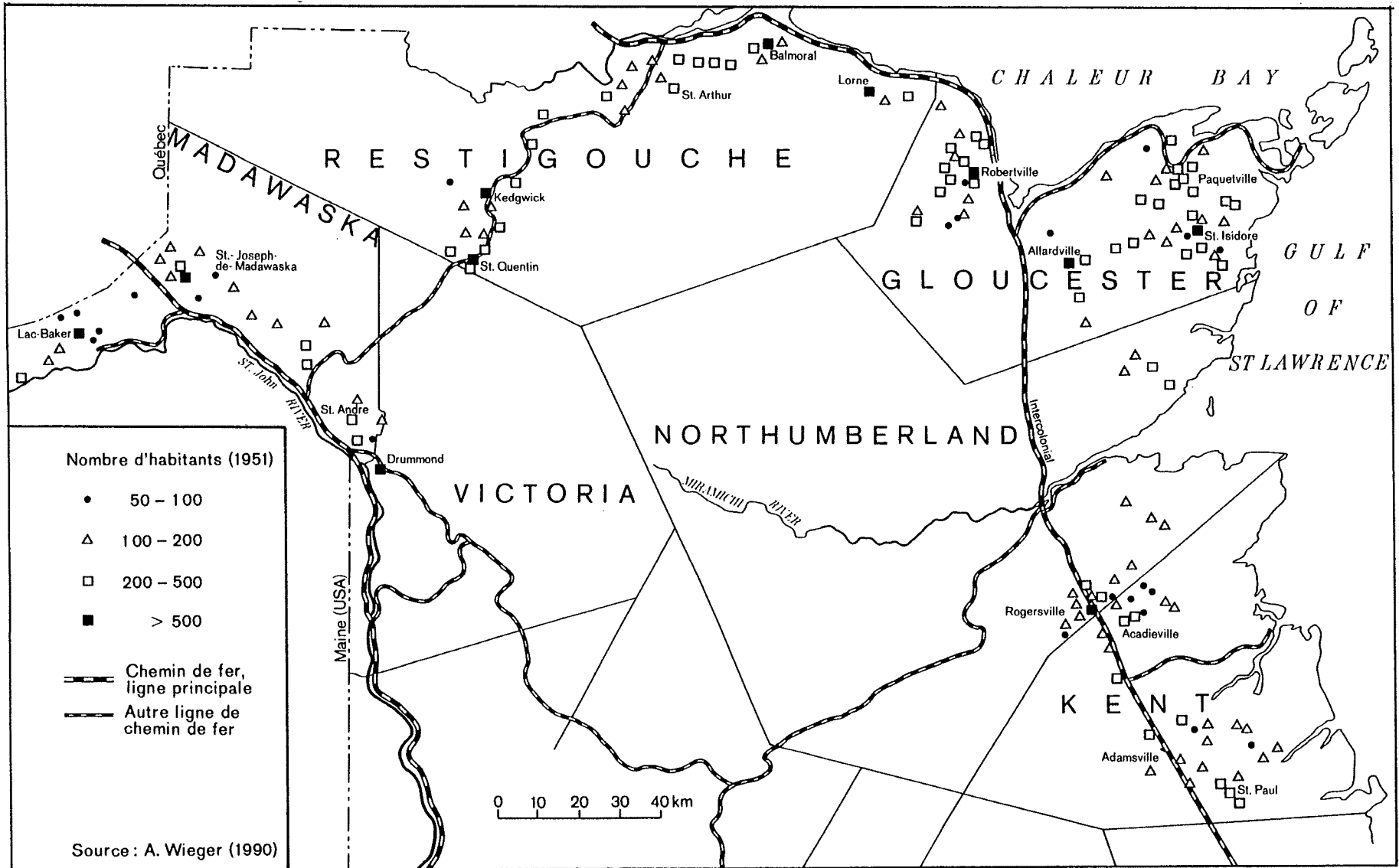


Figure 1 - Habitats acadiens fondés après 1870 dans les Comtés de Madawaska, Restigouche, Gloucester, Northumberland et Kent

éloignés des villages dans la vallée de la rivière St-Jean et de la côte. La colonisation se déroulait surtout dans les comtés de Madawaska, de Restigouche, de Gloucester et de Kent et dans quelques paroisses des comtés de Victoria et de Northumberland (figure 1). La région possède des forêts mixtes et s'étend sur des pénéplaines des Appalaches, qui y excèdent rarement le niveau de 300 m, et sur le bas-pays de l'est de la province avec ses couches paléozoïques non-plissées. En partie, de bons sols ont été découverts pendant la colonisation, mais au total, les conditions du sol et du climat se présentent comme désavantageuses par comparaison aux bas-pays du Saint-Laurent central et occidental.

2. LES CAUSES POUR LA COLONISATION

En 1870 les activités économiques des Acadiens, une minorité défavorisée et isolée à ce temps-là, se bornaient principalement à l'agriculture, à l'exploitation forestière et à la pêche. 16% de la population totale du N.-B. (285.594) étaient des Francophones. Après 1870, on pouvait observer dans la partie anglophone de la province, d'abord près des villes de la côte, un exode rural qui s'élargissait fortement après 1890, menant à l'abandon des terres étendues et même à la disparition de villages entiers. Pourquoi les Francophones ont-ils réalisé de grands projets de colonisation à une époque, durant laquelle les Anglophones s'apercevaient déjà des limites économiques de l'agriculture de la province et quittaient des régions rurales ? D'environ 1860 jusqu'au commencement de la grande dépression en 1929, les lieux de destination les plus attrayants pour les

migrants des Provinces Maritimes étaient les villes de la Nouvelle-Angleterre, notamment Boston, et pas les villes du Québec, province d'émigration vers la fin du XIX^e siècle. Des « pull factors » vraiment importants ont quitté les Provinces maritimes. Il est significatif que le nombre assez petit des émigrants francophones du N.-B. se soit rendu aussi surtout en Nouvelle-Angleterre à cette époque-là. Mais les barrières linguistiques et culturelles ont découragé la majorité des Acadiens d'y aller. De plus, chez les Acadiens désavantagés le degré d'enseignement était beaucoup plus bas que chez les Anglophones (par ex. 53% de la population de plus de 10 ans étaient analphabètes au comté de Gloucester en 1891, mais 6% dans le comté anglais de Charlotte.) Ainsi, les perspectives de faire carrière dans les villes étaient plus défavorables pour les Acadiens que pour les Anglais. De l'autre côté, la population

acadienne fut caractérisée par un taux de natalité élevé. Il se chiffrait à plus de 4% encore en 1921. Il n'existait que des possibilités très limitées pour un partage successoral des fermes. Mais l'analyse resterait superficielle, si l'on considérait seulement ces facteurs-ci. Il faut tenir compte des raisons psychologiques et des raisons de mentalité. Pendant les dernières décennies du XIX^e siècle, les Acadiens ont développé un esprit national. Il était lié, dès le début, à l'idée de la colonisation agraire. « La Colonisation qui a pour mission de protéger les intérêts de Dieu, de l'Église et de la Patrie,... » (Rapport sur la Colonisation par le Révérend M.F. Richard, 1885). C'était surtout l'Église catholique qui a fait de nombreuses tentatives pour influencer la population acadienne dans ce sens et cela jusque dans les années cinquante du XX^e siècle. L'identité acadienne fut rattachée au mode d'une existence paysanne. On a développé un véritable mythe agraire, propagé dans les journaux (comme *L'Évangéline* ou *Le Fermier Acadien*), à l'église, à l'école et lors de diverses manifestations. Les émigrés étaient qualifiés de « déserteurs ». Dans les villes dominait « la corruption romaine ». « L'Américanisation » menaçait l'identité acadienne. La visite d'une école secondaire fut déclarée inutile parce qu'elle pourrait affaiblir la volonté de participer à la colonisation. « L'avenir des Acadiens est dans leur attachement à la culture de la terre. » (*L'Évangéline*, 2.11.1910) « La charrue, voilà ce qu'il faut à un Acadien, aujourd'hui comme autrefois. » (*Le Fermier Acadien*, mai 1932) « C'est à la campagne, sur les terres, que nous rencontrons les vrais Acadiens [...] Tu abandonneras le bien paternel, et tu iras risquer ta santé et ton âme. » (*Le Fermier Acadien*, février 1952). Il est évident que cette idéologie ne servait pas à préparer la population aux exigences de la société industrielle. L'abandon de fermes et de terres dans la région anglaise de la province, dans quelques comtés déjà depuis 1870, ne fut pas considéré comme un signal d'avertissement. L'idéologie fut adoptée par la majorité des Acadiens, du moins jusqu'à la Seconde Guerre mondiale. Cette attitude ressemblait à celle d'autres groupes religieux et minoritaires en Amérique du Nord, comme p. ex. aux « Hutterites » ou aux « Old Order Amish » et « Old Order Mennonites ». Mais, contrairement à ceux-ci, les Acadiens se sont détournés de cette manière de voir, surtout pendant les années cinquante, malgré des essais de l'élite catholique de conserver l'idéologie. Le changement a été facilité par les conditions économiques très défavorables pour l'agriculture du N.-B. à cette

époque-là et par le développement rapide de l'industrie au Canada central.

3. LE DÉROULEMENT DE LA COLONISATION ET LE DÉVELOPPEMENT DU PAYSAGE AGRAIRE

Malgré la fondation de la Société de Colonisation Acadienne Française en 1884 (dont le président était un prêtre), les colonisateurs dépendaient fortement de la bonne volonté du gouvernement anglais à Fredericton, surtout du « Surveyor General », pour obtenir des concessions de terres et les routes nécessaires. C'étaient presque exclusivement des parcelles de la « Terre de la Couronne » qui furent colonisées. On se trouvait en concurrence avec l'industrie forestière -le marchand de bois anglais fut considéré comme ennemi principal de la colonisation. Le choix du terrain était restreint à cause de grandes possessions foncières de la Société de Chemin de Fer du N.-B. dans les comtés de Victoria et de Madawaska. La société ne montrait aucun intérêt à la colonisation agraire. Pour les colons acadiens, dont la plupart étaient pauvres, la « Free Grains Act » de 1872 facilita l'acquisition du terrain, mais le gouvernement n'offrait aucun appui additionnel - au contraire des projets de colonisation avec des immigrants européens dans les années septante. La plupart des colons ne possédaient pas d'animaux de travail. Dans les années trente, ils étaient assistés quelquefois par un vieux tracteur, mais normalement le défrichage et la construction des édifices étaient réalisés avec des moyens primitifs. La procédure devenait de plus en plus un anachronisme, surtout au XX^e siècle. La colonisation consistait dans une lutte dure contre la nature, mais on se soumit à son destin, comme l'exigeait l'idéologie agraire. Les colons n'étaient pas conseillés par des agronomes; ainsi on n'appliquait guère de méthodes scientifiques de l'agriculture, déjà répandues au Canada central au cours des dernières décennies du XIX^e.

Quelquefois des prêtres qui, souvent comme « apôtres de la colonisation » ou « missionnaires colonisateurs », avaient pris l'initiative pour la fondation de nouveaux habitats ruraux, se sont acquis quelques connaissances théoriques sur l'agriculture et les ont propagées dans des journaux. Les colons se sont consacrés à l'agriculture mixte sans spécialisation. Des innovations, nées au Canada central ou au sud de la province, ont été diffusées très lentement. Un bon nombre d'agriculteurs ne pratiquait pas de rotation de cultures, méthode qui a été adoptée par les fermiers

anglais les plus progressistes de la province déjà au milieu du XIX^e.

chimique. Souvent, le travail dans les forêts s'ajoutait à l'agriculture. Le travail des enfants, notamment des garçons, sur les nouvelles fermes était indispensable avec la conséquence d'une irrégularité de présence à l'école ce qui menait, au cas extrême, à l'analphabétisme. On le trouvait occasionnellement, surtout chez la population masculine, dans les habitats ruraux isolés encore dans les années cinquante. De l'autre côté, déjà dans les dernières décennies du XIX^e

l'application de méthodes scientifiques dans l'élevage et la culture, de même qu'une organisation de la vente qui dépasse le cadre régional, étaient décisives pour la rentabilité des fermes, notamment dans un pays aux surplus agraires considérables. On peut prouver cela en analysant l'abandon des terres et des fermes anglaises au sud du N.-B. en comparaison du succès de l'agriculture au Canada central à cette époque-là. Au total, on peut comprendre les difficultés énormes pour créer des fermes, capables de concurrencer les grandes exploitations bien établies depuis plusieurs générations et près des débouchés du Canada central.

Entre 1891 et 1951, un million d'âres de la superficie des fermes (y comprises les terres à bois de ferme) ont été délaissés dans la province, surtout dans les régions anglaises (1 acre = 0,4 ha). De l'autre côté, plus d'un million d'âres de la Terre de la Couronne ont été adjugé par le gouvernement de la province pour la colonisation entre 1879 et 1922, et encore 244.000 âres entre 1933 et 1950. Entre 1870 et 1890, du moins vingt paroisses nouvelles ont été fondées en Acadie. Pendant toute la période de la colonisation, une parcelle d'environ 100 âres, dont une partie restait souvent en bois, fut donnée au colon. Cela suffisait aux besoins du XIX^e

mais dans les années trente du XX^e siècle, les agronomes ont calculé qu'une superficie double serait nécessaire pour une exploitation rentable. Les parcelles avaient la forme de lanières longues. Ce dessin parcellaire était caractéristique de toute la province, du moins depuis le XVIII^e

trouve des habitats linéaires dont la forme ressemble aux « Waldhufensiedlungen ». Quelques paroisses furent fondées au milieu de vastes forêts à grande distance des villages déjà existants, comme par ex. Rogersville, Acadieville, Allard-ville, St. Quentin et Kedgwick. Avec les derniers deux villages, fondés après 1911 par des colons du Québec, on espérait (en vain) créer une tête de pont pour un futur corridor ininterrompu des habitats ruraux entre les villages du Madawaska dans la vallée de la rivière St. Jean et les habitats sur la côte du nord.

On a pu observer la dernière onde de la colonisation pendant la crise économique mondiale entre 1929 et 1939. L'élite acadienne a propagé la parole « Le retour à la terre est le seul moyen d'alléger la crise » et considérait la dépression comme preuve de son attitude anti-industrielle. A cette époque-là aussi, des chômeurs francophones des petites villes ont participé aux projets de la colonisation. Toujours dans les années cinquante et soixante, on a adjugé quelques concessions de terres pour la colonisation, mais seulement une minorité de très pauvres Acadiens s'y est intéressée.

En 1871, les comtés francophones de Madawaska, Gloucester, Kent et Restigouche comptaient 6.736 fermiers avec une superficie de la « terre améliorée » de 180.092 âcres (selon le recensement la terre en culture, la jachère et la terre améliorée pour le pâturage) et une « superficie des fermes » (y compris la terre à bois) de 691.027 âcres; en 1941, on trouvait dans ce groupe 12.138 fermiers et des superficies de 350.558 et 1.101.991 âcres. A cause de la forte émigration anglaise et la mobilité peu signifiante des Acadiens, le pourcentage des Francophones au N.-B., aujourd'hui la seule province canadienne avec deux langues officielles est monté de 16 à 36% entre 1871 et 1941.

4. RÉTROPERSPECTIVE ET CONCLUSIONS

La colonisation acadienne à l'époque considérée a assuré la survivance d'une ou de deux générations dans leur région natale. Beaucoup d'Acadiens ont pu éviter ainsi l'émigration, mais sous la condition de se contenter d'un bas standard de vie. On ne pouvait pas réaliser le rêve de créer un grand espace rural acadien et un paysage agraire durable et continu. Seulement très peu de fermiers avaient les moyens et la capacité de développer des exploitations comparables aux entreprises efficaces du Canada central. Commenant dans les années quarante et s'intensifiant dans les années cinquante et soixante, une forte régression de l'agriculture a eu lieu dans toute la province du N.-B., y compris les régions de colonisation acadienne. Elle était accompagnée d'un abandon de fermes, d'un délaissement des terres et d'une émigration surtout vers le Canada central. En 1990 seulement 550 fermes existaient dans les comtés de Madawaska, Restigouche, Kent et Gloucester avec une superficie de la « terre améliorée » de 63.552 âcres et une superficie des fermes (y compris le bois) de 144.843 âcres. La plupart des terres défrichées après 1870 - avec bien des efforts et avec de grandes attentes - sont couvertes aujourd'hui de bois. Une partie des bâtiments de ferme est tombée en ruines, mais on peut voir dans les anciennes régions de colonisation

aussi des maisons simples encore habitées, entourées de bois étendus, sans aucun champ au voisinage et à grande distance des lieux centraux. Un visiteur de l'extérieur, qui ignore l'histoire de la colonisation, se demandera peut-être pourquoi on a choisi un tel site d'habitat éloigné. Des exploitations efficaces sont rares. On trouve quelques bonnes fermes laitières à St. Quentin, quelques fermes bien aisées au nord du comté de Victoria et au sud du Madawaska appartenant au « Potato Belt » et dépendant fortement de la multinationale McCain, et quelques grandes fermes dans les autres régions du Madawaska qui se consacrent encore à une agriculture mixte sans spécialisation distincte. Le développement en Acadie se distingue d'une manière frappante de celui de la région de colonisation au district de la rivière Peace. La colonisation dans cette région était un succès malgré la situation isolée et la très grande distance des centres urbains importants. Mais ici les conditions géographiques permettent la culture étendue du blé, de l'orge et du colza pour l'exportation, c'est-à-dire une spécialisation qui est illusoire au N.-B. Dans cette province, en dehors du « Potato Belt » avec son orientation vers l'exportation, les fermes doivent tenir un marché local étroit qui est approvisionné en partie par l'industrie agraire progressive du Canada central.

Bien sur, la formation de paysages agraires - ainsi que celle des autres paysages humanisés - se déroule aussi selon des lois économiques. Mais l'application ou la découverte des règles économiques ne suffit pas pour expliquer leur développement. La mentalité de la population, une certaine idéologie ou une volonté politique, qui ne s'orientent pas toujours seulement selon la rationalité économique, jouent souvent un rôle considérable. Ce phénomène peut avoir une influence décisive sur le paysage humanisé et ne peut être compris que par une analyse idiographique. La colonisation agraire en Acadie en offre un exemple significatif.

RÉFÉRENCES

- [1] BELANGER, M., 1972, *Le Québec rural*, Etudes sur la géographie du Canada, Québec (F. Grenier, éd.), University of Toronto Press, 31-46.
- [2] DAIGLE, J., (éd.), 1982, *The Acadians of the Maritimes*. Centre d'Etudes Acadiennes, Moncton, 637 p.
- [3] DAIGLE, J., (éd.), 1993. *L'Acadie des Maritimes*, Chaire d'Etudes Acadiennes, Moncton, 908 p.
- [4] EHLERS, E., 1965, *Das nördliche Peace River Country, Alberta, Kanada. Genese und Struktur eines*

- Pionierraumes im borealen Waldland Nordamerikas, Tübinger Geographische Studien, Tübingen, 246 p.*
- [5] HOTTEN ROTH, H., 1968, The Great Clay Belts in Ontario and Quebec, Struktur und Genese eines Pionerraumes an der nördlichen Siedlungsgrenze Ost-Kanadas, *Marburger Geographische Schriften*, 39, 167 p. + 1 vol. de cartes.
- [6] LAPIERRE, J.-W., ROY, M., 1983, *Les Acadiens*, coll. Que sais-je ?, PUF, Paris, 128 p.
- [7] MAILLET, M., 1992, *Bibliographie des publications d'Acadie 1609-1990. Sources premières et sources secondes*, Centre d'Etudes Acadiennes, Moncton, 309 P.
- [8] PLETSCH, A., 1980, Kolonisationsphasen und Kulturlandschaftswandel im Südosten der Provinz Wuebec (Kanada), *Erdkunde*, 34, 61-73.
- [9] VERNEX, J.C., 1978, *Les Francophones du Nouveau-Brunswick*, Lille, Paris, 2 vol. 690 et 160 p. + cartes et annexes.
- [10] WIEGER, A., 1990, Agrarkolonisation, Landnutzung und Kulturlandschaftsverfall in der Provinz New Brunswick (Kanada), *Aachener Geographische Arbeiten*, 22, XIX + 488 p.
- [11] WIEGER, A., 1991, Méthodes de recherches en géographie historique dans les paysages humanisés en Amérique du Nord, commentées et illustrées à l'exemple de la province atlantique du Nouveau-Brunswick (Canada), *Notes de Recherches de la Société Géographique de Liège*, 11.41-59.

Axel WIEGER
Geografisches Institut der Rheinisch -
Westfälischen Technischen Hochschule
Templergraben 55
52056 AACHEN, ALLEMAGNE